

## DOM JUAN - II, 1

**Pierrot.** O acoute un peu, Charlotte, j'ay queuque autre chose à te dire, moy.

**Charlotte.** Et bian, dy, qu'est-ce que c'est ?

**Pierrot.** Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sçais bian, et je somme pour estre mariez ensemble, mais, marquenne, je ne suis point satisfait de toy.

**Charlotte.** Quement ? qu'est-ce que c'est donc qu'i-glia ?

**Pierrot.** Iglia que tu me chagraignes l'esprit franchement.

**Charlotte.** Et quement donc ?

**Pierrot.** Testiguienne, tu ne m'aimes point.

**Charlotte.** Ah, ah, n'est-ce que ça ?

**Pierrot.** Oüy, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

**Charlotte.** Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la mesme chose.

**Pierrot.** Je dis toujou la mesme chose, parce que c'est toujou la mesme chose, et si ce n'estoit pas toujou la mesme chose, je ne te dirois pas toujou la mesme chose.

**Charlotte.** Mais, qu'est-ce qu'il te faut ? que veux-tu ?

**Pierrot.** Jerniquienne, je veux que tu m'aimes.

**Charlotte.** Est-ce que je ne t'aime pas ?

**Pierrot.** Non, tu ne m'aimes pas, et si je fais tout ce que je pis pour ça. Je tachete, sans reproche, des rubans à tous les Marciers qui passent, je me romps le cou à taller denicher des marles, je fais jouier pour toy les Vielleux quand ce vient ta feste, et tout ça comme si je me frapois la teste contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ny honneste de n'aime pas les gens qui nous aiment.

**Charlotte.** Mais, mon quieu, je t'aime aussi.

**Pierrot.** Oüy, tu m'aimes dune belle deguaine.

**Charlotte.** Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

**Pierrot.** Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

**Charlotte.** Ne taimay-je pas aussi comme il faut ?

**Pierrot.** Non, quand ça est, ça se void, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme elle est assoyée du jeune Robain, alle est toujou autour de ly à lagacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en passant, et l'autre jour qu'il estoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous ly, et le fit choir tout de son long par terre. Jarny vla où len voit les gens qui aiment, mais toy, tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne, ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

**Charlotte.** Que veux-tu que j'y fasse ? c'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

**Pierrot.** Ignia himeur qui quienne, quand en a de l'amiquié pour les personnes, lan en baille toujou queuque petite signification.

**Charlotte.** Enfin, je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

**Pierrot.** Eh bien, vla pas mon conte ? testigué, si tu m'aimois, me dorais-tu ça ?

**Charlotte.** Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit ?

**Pierrot.** Morqué, queu mal te fais-je ? je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

**Charlotte.** Et bian, laisse faire aussi, et ne me presse point tant, peut-estre que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

**Pierrot.** Touche donc là, Charlotte.

**Charlotte.** Et bien, quien.

**Pierrot.** Promets-moy donc que tu tâcheras de m'aime davantage.

**Charlotte.** J'y feray tout ce que je pourray, mais il faut que ça vienne de luy-mesme.

## DANDIN - II, 1

**Claudine.** [Mais] Tu serais peut-être jaloux.

**Lubin.** Point.

**Claudine.** Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

**Lubin.** Hé bien ! je serai tout comme cela.

**Claudine.** C'est la plus sottie chose du monde que de se défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal ; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

**Lubin.** Hé bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

**Claudine.** Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut ; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent : Prenez. Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison ; mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

**Lubin.** Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse ; et tu n'as qu'à te marier avec moi.

**Claudine.** Hé bien ! bien, nous verrons [,de vrai nous verrons].

**Lubin.** Viens donc ici [,Charlotte].

**Claudine.** Que veux-tu ?

**Lubin.** Viens, te dis-je.

**Claudine.** Ah ! doucement. Je n'aime point les patineurs.

**Lubin.** Hé ! un petit brin d'amitié.

**Claudine.** Laisse-moi là, te dis-je ; je n'entends pas raillerie.

**Lubin.** [Charlotte.]

**Claudine,** *repoussant Lubin.* Hai !

**Lubin.** Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fi ! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé ! là !

**Claudine.** Je te donnerai sur le nez.

**Lubin.** Oh ! la farouche ! la sauvage ! Fi ! Pouas ! la vilaine, qui est cruelle !

**Claudine.** Tu t'émancipes trop.

**Lubin.** Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire !

**Claudine.** Il faut que tu te donnes patience.

**Lubin.** Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

**Claudine.** Hé ! que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

[**Charlotte.**] Piarrot, est-ce là ce Monsieur ?

**Pierrot.** Oüy, le vla.

**Charlotte.** Ah, mon quieu, qu'il est genty, et que ç'aueroit esté dommage qu'il eust été nayé.

**Pierrot.** Je revians tout à l'heure, je m'en vais boire choppaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue, que j'ays eüe.[**Lubin.**] Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

### LA PRINCESSE D'ÉLIDE - IV, 6

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint, et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince ? Ah ! si cela était, je serais personne à me désespérer; mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? je serais capable de cette lâcheté ! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde ! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée ! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ?

### DOM JUAN - I, 2

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on ait plus d'yeux pour personne ? la belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour les ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoiqu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une

jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs: je me sens un cœur à aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

### DOM JUAN - II, 2

**Dom Juan.** Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne ? [...] D'où me vient la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

**Charlotte.** Vous voyez, Monsieur.

**Dom Juan.** Êtes-vous de ce village ?

**Charlotte.** Oui, Monsieur.

**Dom Juan.** Et vous y demeurez ?

**Charlotte.** Oui, Monsieur.

**Dom Juan.** Vous vous appelez ?

**Charlotte.** Charlotte, pour vous servir.

**Dom Juan.** Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

**Charlotte.** Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

**Dom Juan.** Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

**Charlotte.** Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

**Dom Juan.** Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

**Charlotte.** Je vous suis bien obligée, si ça est.

**Dom Juan.** Point du tout; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

**Charlotte.** Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

**Dom Juan.** [...] Regarde un peu ses mains.

**Charlotte.** Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

**Dom Juan.** Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.

**Charlotte.** Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

**Dom Juan.** Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

**Charlotte.** Non, Monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

**Dom Juan.** Quoi ? Une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non: c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

**Charlotte.** Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut pas croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjôleurs, qui ne songez qu'à abuser les filles.

**Dom Juan.** Je ne suis pas de ces gens-là. [...]

**Charlotte.** Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

**Dom Juan.** Moi, j'aurai l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous ? Je serais assez lâche pour vous déshonorer ? Non, non: j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur ; et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser: en voulez-vous un plus grand témoignage ? M'y voilà prêt quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne. [...] Ah ! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi. Et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de crainte; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et pour moi, je l'avoue, je me percerais le

cœur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

**Charlotte.** Mon Dieu ! je ne sais si vous dites vrai, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

**Dom Juan.** Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

**Charlotte.** Oui, pourvu que ma tante le veuille.

**Dom Juan.** Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

**Charlotte.** Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie: il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

**Dom Juan.** Comment ? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité ! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables ? Que le Ciel ...

**Charlotte.** Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

**Dom Juan.** Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

**Charlotte.** Oh ! Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie; après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

**Dom Juan.** Eh bien ! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis ...

### LE BOURGEOIS GENTILHOMME - III, 18.

**Dorimène.** [Toinette, Toinette !]

Je [...] fais encore ici une étrange démarche de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

[Toinette, Toinette !]

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me feriez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

[Toinette, Toinette !]

Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela. Mon dieu, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

## LE MALADE IMAGINAIRE - I, 4

**Angélique.** Toinette. [Toinette, Toinette !]

**Toinette.** Quoi ?

**Angélique.** Regarde-moi un peu.

**Toinette.** Hé bien ! je vous regarde.

**Angélique.** Toinette.

**Toinette.** Hé bien, quoi, Toinette ?

**Angélique.** Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

**Toinette.** Je m'en doute assez, de notre jeune amant [...].

**Angélique.** Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne mépargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

**Toinette.** Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

**Angélique.** Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

**Toinette.** Je n'ai garde.

**Angélique.** Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

**Toinette.** Je ne dis pas cela.

**Angélique.** Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

**Toinette.** À Dieu ne plaise !

**Angélique.** Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?

**Toinette.** Oui.

**Angélique.** Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître est tout à fait d'un honnête homme ?

**Toinette.** Oui.

**Angélique.** Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

**Toinette.** D'accord.

**Angélique.** Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

**Toinette.** Oh ! oui.

**Angélique.** Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

**Toinette.** Assurément.

**Angélique.** Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

**Toinette.** Sans doute.

**Angélique.** Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

**Toinette.** Cela est sûr.

**Angélique.** Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

**Toinette.** Il est vrai.

**Angélique.** Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux

doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

**Toinette.** Vous avez raison.

**Angélique.** Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

**Toinette.** Eh, eh ! ces choses-là, parfois, sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

**Angélique.** Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?

**Toinette.** En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai, ou non: c'en sera là la bonne preuve.

**Angélique.** Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

LE MARIAGE FORCÉ - SCÈNE 2  
L'AMOUR MÉDECIN - I, 1 ET 2

Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour

**Dorimène.** Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté [que mon père ] me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodés qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère.

**Sganarelle.** Cette fille est toute ma peine. Car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause

**Dorimène.** J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur.

**Sganarelle.** Ah ! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas;

[ **Angélique.** Voilà mon père qui revient. ]

**Sganarelle.** Elle soupire; elle lève les yeux au ciel.

## L'AMOUR MÉDECIN - I, 1 ET 2

**Sganarelle.** Dieu vous gard ! Bon jour, ma mie. Hé bien ! qu'est-ce ? Comme vous en va ? Hé ! quoi ? toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as. Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis; dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, et te fais ser-

ment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire: c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi ? et serait-il quelque étoffe nouvelle dont tu voudrasses avoir un habit ?

**Angélique.** Non.

**Sganarelle.** Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterais quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ?

**Angélique.** Ce n'est pas cela.

**Sganarelle.** Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose ? et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin ?

**Angélique.** Nenni.

**Sganarelle.** Aimerais-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée ?

### LE MALADE IMAGINAIRE - I, 5

**Argante** *se met dans sa chaise.* Ô çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ; il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles : ah ! nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

**Angélique.** Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

**Argante.** Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

**Angélique.** C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

**Argante.** Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

**Angélique.** Assurément, mon père.

**Argante.** Comment l'as-tu vu ?

**Angélique.** Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

**Argante.** Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

**Angélique.** Oui, mon père.

**Argante.** De belle taille.

**Angélique.** Sans doute.

**Argante.** Agréable de sa personne.

**Angélique.** Assurément.

**Argante.** De bonne physionomie.

**Angélique.** Très bonne.

**Argante.** Sage, et bien né.

**Angélique.** Tout à fait.

**Argante.** Fort honnête.

**Angélique.** Le plus honnête du monde.

**Argante.** Qui parle bien latin, et grec.

**Angélique.** C'est ce que je ne sais pas.

**Argante.** Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

**Angélique.** Lui, mon père ?

**Argante.** Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

**Angélique.** Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

**Argante.** Monsieur Purgon.

**Angélique.** Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?

**Argante.** La belle demande ! il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

**Angélique.** Cléante, neveu de Monsieur Purgon ?

**Argante.** Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

**Angélique.** Hé ! oui.

**Argante.** Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et, ce gendre prétendu doit m'être, aujourd'hui, amené par son père.

### LE TARTUFFE, OU L'IMPOSTEUR - II, 3

**Dorine.**

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,

Voulût-il lui donner un singe pour époux.

Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ?

Vous irez par le coche en sa petite ville,

Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,

Et vous vous plairez fort à les entretenir.

Vous irez visiter pour votre bienvenue,

Madame la Baillive et madame l'élue

Qui, d'un siège pliant, vous feront honorer.

### LE MALADE IMAGINAIRE - II, 5

**M. Diafoirus.** Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. « Bon, disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits; on grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. » Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de

battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

#### GEORGE DANDIN - II, 2

**Angélique.** Non, mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les époux, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

**Thomas Diafoirus.** Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté.

**Angélique.** M'avez-vous demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père; c'est lui proprement qui vous a épousé.

**Thomas Diafoirus.** Et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles et très respectueux hommages. Mademoiselle, Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil : tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés.

**Angélique.** Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés.

**Thomas Diafoirus.** Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et mari. Avec la permission [...] de Mon-

sieur, je vous invite [, Mademoiselle,] à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

#### LE BOURGEOIS GENTILHOMME - V, 6 LE MALADE IMAGINAIRE - I, 5

**Mme Jourdain.** Comment donc ? qu'est-ce que ceci ? On dit que vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

**M. Jourdain.** Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

**Mme Jourdain.** C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

**Argante.** Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie.

**Toinette.** Mais votre fille doit épouser un mari pour elle, et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

**Argante.** C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

**Toinette.** Votre fille n'y consentira point.

**Argante.** Elle n'y consentira point ?

**Toinette.** Non.

**Argante.** Ma fille ?

**Toinette.** Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde. Je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

**Argante.** Et je veux, moi, que cela soit.

**Toinette.** Je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

**Argante.** Je l'y forcerai bien.

**Toinette.** Elle ne le fera pas, vous dis-je.

**Argante.** Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

**Toinette.** Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

**Argan, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main:** Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

**Toinette, courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argante.** Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

**Argante.** Chienne !

**Toinette.** Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

**Argante.** Pendarde !

**Toinette.** Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

**Argante.** Carogne !

**Toinette.** Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

#### LE BOURGEOIS GENTILHOMME, III, 12

**M. Jourdain.** Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre [médecin ou apothicaire].

**Mme Jourdain.** Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un [médecin] gueux et mal bâti. [...]

**M. Jourdain.** Taisez-vous, impertinente. [...] C'est une chose que j'ai résolue.

**Mme Jourdain.** Hélas ! Dieu m'en garde !

**Pierrot.** Je reviens tout à l'heure, je m'en vais boire chopine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue, que j'ays eüe.

**Mme Jourdain.** C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

### LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ - 8 à 11

#### DANDIN, III, 4 à III, 7

**Angélique.** Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines.

Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret : il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étais son chien.

**Dandin.** Et moi, je vais rentrer dans ma maison. [**Barbouillé.**] Il faut [...] que j'aïlle un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

**Angélique.** Que je suis malheureuse ! j'ai été trop tard,

**Dandin.** Mais j'entends quelqu'un.

**Angélique.** l'assemblée est finie :

**Dandin.** Ne serait-ce point ma femme ?

**Angélique.** je suis arrivée justement comme tout le monde sortait

**Dandin.** Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

*(Georges Dandin se range près de la porte de sa maison).*

**Angélique.** mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'était.

[**Claudine.**] La porte est fermée. [**Angélique.**] J'ai le passe-partout. [...] On a fermé en dedans. [**Toinette ! Toinette ! Toinette !**]

**Dandin,** à la fenêtre. [**Toinette ! Toinette !**] Ah ! je vous y prends donc, madame ma femme. [**Barbouillé**] D'où venez-

vous, madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait ?

**Angélique.** D'où je viens ? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

**Barbouillé.** Oui ? Ah ! ma foi, tu peux aller coucher d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue: je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable ! être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paraît plus rude de moitié.

**Angélique.** Hé bien ! pour être toute seule, qu'en veux-tu dire ? Tu me querelles quand je suis en compagnie: comment faut-il donc faire ?

**Barbouillé.** Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants; mais sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable et me laisse en repos.

**Barbouillé.** Non, je n'ouvrirai pas.

**Angélique.** Hé ! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur !

**Barbouillé.** Ah, crocodile ! ah, serpent dangereux ! tu me caresses pour me trahir.

**Angélique.** Ouvre, ouvre donc !

**Barbouillé.** Adieu ! Vade retro, Satanas.

**Angélique.** Quoi ? tu ne m'ouvriras point ?

**Barbouillé.** Non.

**Angélique.** Tu n'as point de pitié de ta femme, qui t'aime tant ?

**Barbouillé.** Non, je suis inflexible.

**Angélique.** Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras ?

**Barbouillé.** Et que feras-tu, bonne chienne ?

**Angélique.** Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

**Barbouillé.** Ah, ah, ah, ah, la bonne bête ! et qui y perdra le plus de nous deux ? va, va, tu n'es pas si sottre que de faire ce coup-là.

**Angélique.** Tu ne me crois donc pas ? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt: si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

**Barbouillé.** Prends garde, voilà qui est bien pointu.

**Angélique.** Tu ne veux donc pas m'ouvrir ?

**Barbouillé.** Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

**Angélique.** Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; et, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

**Dandin.** Ah ! ah ! A la bonne heure.

**Angélique.** Pas tant à la bonne heure pour vous que vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parents ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort

impunie, et il s'en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

**Dandin.** Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

**Angélique.** C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout à l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

**Dandin.** Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

**Angélique.** Hé bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. (*Après avoir fait semblant de se tuer.*) Adieu donc ! ... Ay ! je suis morte.

**Barbouillé.** Serait-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là ? Il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

**Angélique.** Il faut que je l'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement, cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

**Dandin, une chandelle à la main.** La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque-là ? [BA.] Elle est morte [...]. Elle a bien fait [...] car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurais apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied au cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh ! oh ! je pense que le vent a fermé la porte.

### LE MALADE IMAGINAIRE. I, 1

Il n'y a personne : j'ai beau dire on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin : tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine ! Drelin, drelin, drelin : j'enrage. (Il ne sonne plus mais il crie) Drelin, drelin, drelin : carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin : ah, mon Dieu ils me laissent ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

### LE MALADE IMAGINAIRE. I, 2

**Angélique.** On y va.

**Argante.** Ah, chienne !

**Angélique, à la fenêtre.** Comment ! c'est toi ?

**Argante.** Ah, carogne... !

**Angélique.** D'où viens-tu, bon pendard ?

**Argante.** Ah ! traîtresse... !

**Angélique.** Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paraître ?

**Argante.** Il y a...

**Angélique.** et cette manière de vivre est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

**Argante.** Il y a une heure...

**Angélique.** Cela est-il beau d'aller ivroger toute la nuit,

**Argante.** Tu m'as laissé...

**Angélique.** et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

**Argante.** Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

**Angélique.** Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements,

**Argante.** Quoi ? coquine...

**Angélique.** et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

**Argante.** Me laisser, traîtresse...

**Angélique.** Et d'où venez-vous, monsieur l'ivroge ?

**Argante.** Chienne, tu veux...

**Angélique.** Ah ! vraiment, va, mes parents, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités.

**Argante.** Quoi ? il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller.

**Angélique.** Sac à vin infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour.

**Argante.** Allons, il faut en passer par-là.

**Angélique.** Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait [...]. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être attendre toute la nuit; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'après de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

**Dandin.** Voilà une méchante carogne !

**Angélique.** Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors ; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

### LE MÉDECIN MALGRÉ LUI - I, 1

**Sganarelle.** Ô la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

**Martine.** Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote !

**Sganarelle.** Oui, habile homme: trouve-moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son rudiment par cœur.

**Martine.** Peste du fou fieffé !

**Sganarelle.** Peste de la carogne !

**Martine.** Que maudit soit l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

**Sganarelle.** Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine !

**Martine.** C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au Ciel de m'avoir pour ta femme ? et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

**Sganarelle.** Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces ! Hé ! morbleu ! ne me fais point parler là-dessus: je dirais de certaines choses...

**Martine.** Quoi ? que dirais-tu ?

**Sganarelle.** Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

**Martine.** Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ?

**Sganarelle.** Tu as menti: j'en bois une partie.

**Martine.** Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

**Sganarelle.** C'est vivre de ménage.

**Martine.** Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais.

**Sganarelle.** Tu t'en lèveras plus matin.

**Martine.** Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

**Sganarelle.** On en déménage plus aisément.

**Martine.** Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et boire.

**Sganarelle.** C'est pour ne me point ennuyer.

**Martine.** Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

**Sganarelle.** Tout ce qu'il te plaira.

**Martine.** J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

**Sganarelle.** Mets-les à terre.

**Martine.** Qui me demandent à toute heure du pain.

**Sganarelle.** Donne-leur le fouet: quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

**Martine.** Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

**Sganarelle.** Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

**Martine.** Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

**Sganarelle.** Ne nous emportons point, ma femme.

**Martine.** Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

**Sganarelle.** Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

**Martine.** Je me moque de tes menaces.

**Sganarelle.** Ma petite femme, ma mie, votre peau vous dé-mange, à votre ordinaire.

**Martine.** Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

**Sganarelle.** Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

**Martine.** Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

**Sganarelle.** Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

**Martine.** Ivrogne que tu es !

**Sganarelle.** Je vous battrais.

**Martine.** Sac à vin !

**Sganarelle.** Je vous rosserai.

**Martine.** Infâme !

**Sganarelle.** Je vous étrillerai.

**Martine.** Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, bélître, fripon, maraud, voleur... !

**Sganarelle.** Ah ! vous en voulez donc ?

**Martine.** Ah ! ah ! ah ! ah !

**Sganarelle.** Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

### LE BOURGEOIS GENTILHOMME, III, 12

**Jourdain.** Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera [femme de médecin] en dépit de tout le monde.

### DOM JUAN, II, 3

Je reviens tout à l'heure, je m'en vais boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue, que j'ays eüe.

### LE TARTUFFE, IV, 3

**Marianne,** à genoux.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,  
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,  
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,  
Et dispensez mes vœux de cette obéissance;  
Ne me réduisez point par cette dure loi  
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois,  
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,  
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.  
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,  
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,  
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,  
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,  
Et ne me portez point à quelque désespoir,  
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

### LE TARTUFFE, II, 4

**Valère.** On vient de débiter, Madame, une nouvelle  
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle. [...]

*Elle sort.*

Votre père, Madame...

**Marianne.**

A changé de visée:

La chose vient par lui de m'être proposée.

**Valère.** Quoi ? sérieusement ?

**Marianne.**

Oui, sérieusement.

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

**Valère.** Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,  
Madame ?

**Martine.**

Je ne sais.

**Valère.**

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

**Martine.**

Non.

**Valère.**

Non ?

**Martine.** Que me conseillez-vous ?

**Valère.** Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

**Martine.** Vous me le conseillez ?

**Valère.** Oui.

**Marianne.** Tout de bon ?

**Valère.** Sans doute:

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

**Martine.** Hé bien ! c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

**Valère.** Vous n'aurez pas grand-peine à le suivre, je crois.

**Martine.** Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

**Valère.** Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

**Martine.** Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter:

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

**Valère.** Ne vous excusez point sur mes intentions.

Vous aviez pris déjà vos résolutions;

Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole

Pour vous autoriser à manquer de parole.

**Marianne.** Il est vrai, c'est bien dit.

**Valère.** Sans doute; et votre cœur

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

**Marianne.** Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

**Valère.** Oui, oui, permis à moi; mais mon âme offensée

Vous préviendra peut-être en un pareil dessein;

Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

**Martine.** Ah ! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite

Le mérite...

**Valère.** Mon Dieu, laissons là le mérite:

J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.

Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,

Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,

Consentira sans honte à réparer ma perte.

**Martine.** La perte n'est pas grande; et de ce changement

Vous vous consolerez assez facilement.

**Valère.** J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;

Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins:

Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,

De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

**Martine.** Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

**Valère.** Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.

Hé quoi ? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme

Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,

Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,

Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

**Martine.** Au contraire: pour moi, c'est ce que je souhaite;

Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

**Valère.** Vous le voudriez ?

**Marianne.** Oui.

**Valère.** C'est assez m'insulter,

Madame; et de ce pas je vais vous contenter.

[Je m'en vais boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue, que j'ays eüe].

**Marianne.** Fort bien.

**Valère.** Souvenez-vous au moins que c'est vous-même

Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

**Marianne.** Oui.

**Valère.** Et que le dessein que mon âme conçoit

N'est rien qu'à votre exemple.

**Marianne.** A mon exemple, soit.

**Valère.** Suffit: vous allez être à point nommé servie.

**Marianne.** Tant mieux.

**Valère.** Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

**Marianne.** A la bonne heure.

**Valère,** Euh ?

**Marianne.** Quoi ?

**Valère.** Ne m'appellez-vous pas ?

**Marianne.** Moi ? Vous rêvez.

**Valère.** Hé bien ! je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

**Marianne.** Adieu, Monsieur.

### DOM JUAN, I, 3

**Dom Juan.** Madame, je vous avoue que je suis surpris [...].

**Done Elvire.** Oui, [...] vous êtes surpris, à la vérité, mais tout

autrement que je ne l'espérais; et la manière dont vous le

paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de

croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon

cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me

confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou

plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et

travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai

cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâ-

chement d'amitié qu'elle voyait en vous; et je me suis for-

gé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité,

pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait.

Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler:

j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux,

et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous

peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne

me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue

m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en sa-

voir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche

les raisons de votre départ. Parlez, [...] je vous prie, et

voyons de quel air vous saurez vous justifier ! [...]

**Dom Juan.** Madame, à vous dire la vérité...

**Done Elvire.** Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un

homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes

de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous

avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble ef-

fronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours

dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez

toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est

capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me

dites-vous que des affaires de la dernière conséquence

vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut

que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et

que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que

vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible;

qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes. [...]

**Dom Juan.** Madame...

**Done Elvire.** Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; et, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures: non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira perfide, de l'outrage que tu me fais; et si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

### DOM JUAN, I, 2

**Dom Juan.** Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser; et le hasard me fit voir ce souple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et de faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alarma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle. [...]

### DOM JUAN, IV, 6

**Done Elvire.** Ne soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt. [...] C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour vo-

tre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie, et ce même Ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire, de sa part, que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde; je suis revenue, grâces au Ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongé les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du Ciel; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Dom Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes; et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.[...]

Je m'en vais, après ce discours, [boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue, que j'ays eüe...]

### DOM JUAN, II, 2

**Dom Juan.** Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne ? Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ? [...] D'où me vient la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ? [Justement, je m'en allais boire chopaine ...]